

**La dichotomie existentielle des Métis de l'Ouest
canadien dans trois romans de langue française:
*D'un océan à l'autre, Manitoba et Tchipayuk ou le
chemin du loup***

par
Ingrid Joubert
Collège universitaire de Saint-Boniface
Winnipeg (Manitoba)

RÉSUMÉ

Les trois romans évoquent l'insurrection des Métis en 1869-1870 au Manitoba et celle de 1885 en Saskatchewan. Robert de Roquebrune, dans son roman *D'un océan à l'autre*, s'inspire d'un racisme paternaliste qui refuse au colonisé l'accès à l'autonomie par la révolte, en inscrivant l'échec de celle-ci dans la double nature du sang-mêlé. Le paradoxe de ce discours romanesque est de concilier la politique expansionniste des Confédérés et le messianisme canadien-français. Par contre, les deux auteurs contemporains, Michel Desgranges et Ronald Lavallée, renversent la perspective idéologique adoptée par leur prédécesseur. S'ils insistent également sur la dichotomie du peuple métis, écartelé entre deux cultures, c'est pour blâmer non une fatalité du sang mais une société coupable de répression systématique du colonisé, à qui elle refuse la possibilité d'agir sur l'histoire. Ces trois romans présentent des constantes: l'emploi des mêmes événements-clés de l'insurrection métisse, la mise en scène du combat entre état sauvage et civilisation illustré par la dichotomie inhérente à

* Version remaniée d'une communication présentée au congrès annuel du Conseil international d'études francophones (CIEF) qui a eu lieu à Strasbourg (France) du 20 au 27 juin 1992.

l'âme métisse. À l'opposé des procédés de condescendance impérialiste du premier roman, la complexité narrative des deux romans récents donne la parole aux Métis dans leur accès à une autonomie relative et la valorisation de leur marginalité.

ABSTRACT

The three novels evoke the 1869-70 Metis insurrection in Manitoba and the 1885 insurrection in Saskatchewan. In *D'un océan à l'autre*, Robert de Roquebrune draws his inspiration from a paternalistic racism which denies the colonized people access to independence through rebellion by articulating the failure of the rebellion via the dual nature of the mixed blood people. The paradox of this novelistic discourse is to reconcile the confederates' expansionist policy with French-Canadian messianism. In contrast, the two contemporary authors, Michel Desgranges and Ronald Lavallée, invert their predecessor's ideological perspective. If they also emphasize the dichotomy of the Metis people, torn between two cultures, they do so not to blame a blood-fate but a society guilty of the systematic repression of a colonized people denied the chance to act on history. Several constants appear in the three novels: use of the same key events of the Metis insurrection; portrayal of the struggle between the natural state and civilization illustrated by the inherent dichotomy of the Metis soul. Unlike the process of imperialistic condescension used in the first novel, the narrative complexity of the two recent works let the Metis speak in their access to relative autonomy and in the appreciation of their marginality.

Trois romans historiques du même référent, évoquant les insurrections métisses de l'Ouest canadien, ont mis en relief la dichotomie existentielle des Métis: ni Amérindiens ni Blancs, ceux-ci sont rejetés par les deux groupes, toujours en quête d'une identité se dérochant sans cesse à leur recherche.

Persécutés tantôt comme Métis, tantôt comme catholiques francophones, ils sont, à l'occasion, victimes d'une double aliénation.

Or, le traitement romanesque accordé à cette problématique dépend à la fois de la conception que l'auteur a de l'histoire et de son rapport entretenu avec le colonialisme. Cette vision «se cristallise», à son tour, dans les stratégies narratives adoptées. Dans cette étude du lien entre idéologie et techniques narratives dans un contexte canadien spécifique, nous voudrions montrer qu'une idéologie centraliste s'exprimant par des techniques de domination a laissé la place à une narration décentrée.

Chose curieuse, les trois romans ont été publiés en France; ils s'adressent donc à un narrataire étranger, français en l'occurrence. La simple recherche d'un succès littéraire par le biais de l'exotisme et du dépaysement expliquerait-elle une telle coïncidence? Robert de Roquebrune, né au Québec, a passé une grande partie de sa vie à Paris comme archiviste, et son roman, *D'un océan à l'autre*, a paru, en 1924, aux Éditions du Monde Nouveau. *Manitoba* de l'écrivain français Michel Desgranges est sorti en 1981 chez Bernard Grasset, alors que l'auteur franco-manitobain d'origine métisse, Ronald Lavallée, a réussi, après un séjour de trois ans en France, à faire publier *Tchipayuk ou le chemin du loup* chez Albin Michel en 1987. Cette *saga* des Métis francophones de l'Ouest a connu un tel succès qu'elle est sortie en livre de poche au tirage de 100 000 exemplaires. Pareille consécration littéraire confirme le nouvel intérêt que le public accorde au roman historique et à l'épopée métisse en particulier. Au moment où Louis Riel a été officiellement réhabilité par Ottawa, cette étude comparative de trois versions romanesques du même référent acquiert une urgence particulière.

Les trois romans évoquent l'insurrection des Métis en 1869-1870 au Manitoba et celle de 1885 en Saskatchewan. Robert de Roquebrune, dans son roman *D'un océan à l'autre*, s'inspire d'un racisme paternaliste qui refuse au colonisé l'accès à l'autonomie par la révolte, en inscrivant l'échec de celle-ci dans la double nature du sang-mêlé. Le paradoxe de ce discours romanesque est de concilier la politique expansionniste des Confédérés et le messianisme canadien-français. Par contre, les deux auteurs contemporains, Michel Desgranges et Ronald Lavallée, renversent la perspective idéologique adoptée par leur

prédécesseur. S'ils insistent également sur la dichotomie du peuple métis, écartelé entre deux cultures, c'est pour blâmer non une fatalité du sang mais une société coupable de répression systématique du colonisé, à qui elle refuse la possibilité d'agir sur l'histoire.

D'un océan à l'autre

Dans le roman *D'un océan à l'autre*, déjà l'avant-propos se veut une apologie des «vrais» Canadiens et surtout des Canadiens français pour «faire comprendre aux étrangers que les Canadiens ne sont ni des sauvages ni des métis» et que ces derniers ne représentent qu'une «petite population métisse de l'Ouest» (Roquebrune, 1924, p. 10), dont Riel était le chef. Afin de démontrer l'extrême différence séparant ces sang-mêlé des vrais Canadiens, l'auteur se sert des deux insurrections.

Les grandes lignes des événements-clés sont respectées: le refus des Métis, en 1869, d'entrer dans la Confédération si leurs droits ne sont pas respectés, leur détermination à se battre en cas d'annexion forcée, la création d'un gouvernement provisoire, l'exécution de Thomas Scott, le rôle médiateur de M^{gr} Taché et l'exil de Louis Riel. Quant à la rébellion de 1885, elle menace d'éclater, mais elle est tenue à distance, les personnages historiques n'entrant plus en scène. On apprend brièvement la défaite de Riel et son arrestation. Toutefois, Roquebrune prend d'importantes libertés romanesques avec ces matériaux. En 1885, par exemple, les Métis semblent responsables de massacres à l'échelle de l'Ouest canadien, Winnipeg est sur le point d'être envahi par Riel, et la construction du chemin de fer paraît définitivement compromise par la férocité de ces sang-mêlé. Dans cette anarchie totale, ces derniers sont l'ennemi majeur de la civilisation moderne.

La perspective centrale adoptée dans ce roman est celle d'un Blanc, français et catholique, qui se penche avec curiosité et inquiétude sur la turbulence provoquée par ce petit peuple d'exaltés s'opposant en vain au progrès rapide de la civilisation occidentale. L'échec de cette révolte est déjà inscrit dans le roman dès la page 49:

– Riel sera vaincu et les terres seront arpentées.
Le Canada a besoin de s'étendre jusqu'au Pacifique. Le chemin de fer traversera ces régions [...] (Roquebrune, 1924, p. 49)

Il s'agit donc de banaliser le combat métis en le dévalorisant par des arguments raciaux; le mélange de races fait des Métis des dégénérés, des déséquilibrés qui, à l'instar de Riel, tombent dans un mysticisme inquiétant, partagés comme lui entre «[une] foi catholique très vive [...] et les vieilles croyances des Indiens» (Roquebrune, 1924, p. 135). Le narrateur discerne une telle dichotomie dans le «regard brouillé» de Riel:

[...] Il y avait beaucoup d'intelligence dans ce regard mêlé à une sorte de rêverie continuelle. On eût dit que Riel n'avait pas une vision nette et qu'il considérait toutes choses à travers un voile de brume [...] (Roquebrune, 1924, p. 113)

Question implicite: comment peut-il assumer la responsabilité d'un gouvernement? On reproche aux Métis de n'appartenir à aucune race tout en voulant garder les terres où ils étaient nés. Selon le colonel Salaberry, cette «petite population» (*leitmotiv* du texte), à l'âme simple et rude, qui n'est «ni une race ni une nation» (Roquebrune, 1924, p. 132), a le malheur d'avoir «sucé avec une demi-instruction, je ne sais quelles idées révolutionnaires absurdes» (Roquebrune, 1924, p. 111).

Si le racisme colonial sous-jacent est tempéré par la mise en accusation du gouvernement d'Ottawa, c'est pour disculper les Canadiens français et le clergé d'une complicité compromettante dans la mise en échec de la révolte métisse. Car le roman est une apologie indirecte de l'action civilisatrice du clergé. Parlant des Amérindiens, M^{gr} Grandin dit que l'homme naturel est «[u]ne pauvre brute qu'il faut élever lentement à la dignité humaine» (Roquebrune, 1924, p. 39). Le narrateur omniscient vante le sacrifice que M^{gr} Taché a fait de son intelligence:

[...] N'avait-il pas consenti à se mettre au niveau de leurs âmes d'enfants! Il avait tout quitté pour venir vivre parmi eux. La vie abondante et commode de l'Est, l'existence qui eût été la sienne dans la province de Québec, il en avait fait le sacrifice et l'abandon pour le salut de ce petit peuple métis qu'il avait christianisé [...] (Roquebrune, 1924, p. 181)

Quelle ingratitude de la part des Métis de se révolter contre un tel don! C'est ce qu'Albert Memmi appelle «l'étonnante attitude dite paternaliste»:

[...] Le paternaliste est celui qui se veut généreux par-delà, et une fois admis, le racisme et l'inégalité. C'est, si l'on veut, un racisme charitable –qui n'est pas le moins habile ni le moins rentable. Car le paternaliste le plus ouvert se cabre dès que le colonisé réclame [...] (Memmi, 1985, p. 97)

Les propos paternalistes d'un Mgr Taché s'inscrivent dans ce qu'on pourrait appeler son expansionnisme religieux, qui le fait membre de «la race prodigieuse des conquérants» (Roquebrune, 1924, p. 138). Roquebrune nous présente son apostolat comme un travail préparatoire à l'avènement de la modernité, incarnée par le chemin de fer. Le père Lacombe, champion du Pacifique Canadien, va apporter la «bonne nouvelle» de la défaite de Riel, pour ensuite tracer un grand signe de bénédiction sur le train, alors que Mgr Taché avait refusé de bénir Riel et ses compagnons avant leur combat décisif. L'unité du roman est ce grand délire expansionniste s'emparant de tous, y compris le clergé et les colons québécois. Les Métis, dans leur lutte désespérée contre ce redoutable engrenage civilisateur, sont l'obstacle commun; les troupes, acheminées justement par les trains, sont le meilleur argument pour neutraliser l'adversaire et écraser l'infâme.

Manitoba

Dans *Manitoba*, Michel Desgranges adopte une perspective extérieure sur les rébellions métisses, tout en réinventant en grande partie l'itinéraire spirituel de Louis Riel. Le signe visible de cette liberté romanesque est l'emploi de pseudonymes pour tous les personnages historiques, à l'exception du premier ministre, John A. MacDonald. Ainsi est-il permis à l'auteur de présenter de façon allégorique l'existence de Riel, selon l'aveu de la dédicace: «À la mémoire de Louis "David" Riel dont la Passion engendra Damien».

La modernité de la démarche de l'auteur apparaît dans le portrait psychologique qu'il trace de Damien, présenté comme un illuminé, un rêveur en quête de paroxysmes. On l'appelle «l'apôtre d'un ordre antique et condamné» (Desgranges, 1981, p. 201), dont les extravagances sont mises sur le compte d'un «inguérissable délire né de l'orgueil, de la solitude et des injustices subies» (Desgranges, 1981, p. 339). En même temps, la transformation épique de la matière est calquée sur la passion du Christ à laquelle est assimilé l'itinéraire de Damien. Ce

dernier franchit, étape par étape, le chemin de croix du martyr, symbolique du génocide auquel est soumis son petit peuple.

Dès le début du roman, Damien est en proie à la dichotomie existentielle vécue par les Métis: ayant bénéficié d'une éducation occidentale, il est tenté de renier les siens, tout en cherchant un signe qui lui indiquerait «sa» voie. Cet écartèlement entre deux cultures et modes de vie s'exprime par deux discours contradictoires qui, tels deux ennemis, se disputent sa conscience.

[...] J'ai vu naître des industries, couler de l'acier, fabriquer des machines, je sais aussi comment l'on monte une banque et comment l'on gagne des milliers de dollars grâce à un jeu d'écritures. Mais ici, je ne vois que des charrues à soc de bois et des illettrés qui comptent en "pelus", s'habillent de peaux de bêtes, se roulent dans le sang et la graisse et grognent plus qu'il ne parlent!

Damien n'avait pas entendu les dernières phrases qu'il prononçait. Pendant que sa volonté faisait jaillir de sa bouche les paroles que percevait Vincent, d'autres mots se formaient mystérieusement en lui; ces mots s'inscrivaient dans sa conscience, et en esprit il s'entendit dire: "Ici est mon peuple et ici est ma terre, j'appartiens à ce sol et à ces hommes, mon sang est à eux et ma chair est à eux. Je me sacrifie pour eux et je les sauverai parce que je les aime plus que jamais ils ne pourront m'aimer, et il en sera ainsi parce que Dieu me l'a ordonné, et qu'Il m'a choisi entre toutes ses créatures."

Les deux discours, celui qu'il prononçait, celui qu'il entendait cessèrent à la même seconde, dans un silence terrifiant. Damien eut un vertige [...] (Desgranges, 1981, p. 34-35)

Une fois la mission et le sacrifice acceptés, Damien prend fermement en main le destin de son peuple tout en assumant le rôle de bouc émissaire pour la haine de l'Ennemi. La bataille de Batoche, où la résistance métisse est écrasée après avoir d'abord été victorieuse, se présente comme un suicide collectif face à une réalité insoutenable, et la mise à mort de Damien à Regina n'est que la consécration du hiatus séparant aspirations métisses et expansionnisme colonial. Le martyr de Damien prend alors la valeur d'un refus absolu de l'idéologie occidentale, basée sur le Progrès.

Contrairement au roman D'un océan à l'autre, le roman Manitoba présente le progrès, sous la forme de la construction du chemin de fer transcanadien, comme l'instrument de ce

génocide. Pendant son séjour au Montana, Damien se rend à un immense entrepôt d'ossements de bisons, au North Dakota, qui sont acheminés par train dans l'Est pour la fabrication d'engrais. L'extermination systématique de la «Bête nourricière» des Amérindiens et Métis est symboliquement mise sur le compte du chemin de fer:

[...] C'était une machine noire et fumante [...] produit admirable du génie humain, et c'était elle [...] l'impitoyable tueuse, l'ennemi invulnérable qui [...] repoussait toujours plus loin, jusqu'à ce qu'ils n'eussent plus que la mort pour refuge, nomades et chasseurs (Desgranges, 1981, p. 299).

Le paradoxe apparent du roman est de présenter à la fois Damien comme un illuminé et d'assimiler son itinéraire à celui du Christ, en faisant subir aux faits historiques une métamorphose épique. Or, l'originalité de l'oeuvre est de vider le messianisme canadien-français de son contenu religieux pour en faire une excroissance de la société coloniale; car le débat central du roman est celui de la folie: cet illuminé n'est pas fou – c'est la société répressive qui crée ce qu'elle appelle «folie». On assiste donc à un renversement de la situation dite «normale»: les fous sont les vrais lucides alors que les représentants de la société sont obsédés par la haine des purs et marginaux qui mettent en question leur univers concentrationnaire. Le déséquilibre psychique d'un Damien n'est que le signe de l'encerclement insidieux dont il a été la victime innocente durant tout son itinéraire, comme les Métis ont subi une aliénation de colonisé les rejetant dans l'illusion compensatrice d'un Éden à venir. «L'inguérissable délire» dont on parle n'est que le résultat direct des injustices subies. En guise d'épigraphe, l'auteur cite le passage suivant, tiré de *Walden*, de Henry Thoreau: «Si dans le défilé des hommes, vous en voyez un qui ne marche pas au même pas que ses compagnons, dites-vous qu'il entend peut-être battre un autre tambour [...]». Rejetés à la périphérie du Progrès, ces marginaux de l'Histoire sont l'objet d'un génocide en règle, écrasés par les rouages d'une nouvelle civilisation qui ne tolérera pas la moindre résistance à l'implantation de son règne.

Une voix narrative omnisciente alterne focalisation externe et interne comme dans le long passage cité plus haut où discours conscient et discours décolonisateur se livrent un duel symbolique. Ce duel entretient une relation dialogique et

structurelle à l'échelle même du roman, puisqu'une forme traditionnelle apparente est contredite en permanence par la voix narrative marginale qui prend de plus en plus d'ampleur jusqu'à ce qu'elle ait envahi la quasi-totalité du discours romanesque.

La perspective centrale aménagée pour le lecteur par les techniques narratives vise à inspirer de l'antipathie à l'égard du machiavélisme orangiste et de la compassion pour l'écartèlement et la persécution vécus par le leader métis, tout en maintenant une distance paternaliste par rapport aux événements. Une telle perspective se trouve peu à peu contestée de l'intérieur par Damien dont les visions de plus en plus puissantes tendent à envahir le champ romanesque et à rivaliser avec le discours paternaliste de la narration omnisciente. La part du roman consacrée aux visions hallucinatoires de Damien – en particulier celle du Dieu-Bison – devient de plus en plus importante dans la seconde partie du roman au point d'évacuer largement la trame événementielle du récit. Ainsi la bataille de Batoche est-elle quasiment escamotée et remplacée par la recherche d'un troupeau de bisons entrevu par le héros dans son rêve. Le mythe remplace la réalité, tout en disparaissant en elle, par l'engloutissement des protagonistes. Cet envahissement du discours romanesque par le mythe va de pair avec la déconstruction des procédés narratifs initiaux. Nous assistons à un dialogue, voire à un duel, entre un discours romanesque paternaliste, en dépit de la compréhension suscitée pour le dilemme du colonisé, et un discours du marginal qui conteste la tutelle narratrice par le délire mythique et l'autodafé, à l'instar de Narcisse, au moment de sa rencontre suprême avec lui-même.

Ce mythe du Dieu-Bison, au lieu d'avoir le caractère immuable et normatif des mythes traditionnels, s'adapte à la situation «politique» des Métis. Comme eux, il s'autodétruit, débouchant ainsi sur le néant. Il est donc l'expression parfaite de l'impossibilité de la situation du colonisé. Par l'artifice de l'emploi des pseudonymes, l'auteur nous invite à lire le roman comme une allégorie qui, par la double vision qu'elle instaure, laisse paraître en filigrane les événements réels, tout en faisant subir à ceux-ci une transformation mythique qui en réinvente le sens après avoir contesté les interprétations courantes.

Tchipayuk ou le chemin du loup

L'invention de Lavallée, dans *Tchipayuk ou le chemin du loup*, est d'avoir conféré à son personnage fictif un destin parallèle à celui de Riel, mais anonyme et décalé: de seize ans son cadet, Askik Mercredi est né Métis francophone à la Rivière-Rouge. Après avoir été envoyé à Montréal pour y parfaire sa formation, lui aussi finit par revenir dans ses plaines pour se mettre au service de son peuple persécuté. Cependant, le décalage temporel est significatif: l'engagement d'Askik pour la collectivité commence là où celui de Riel se termine, en 1885. C'est à la fois l'histoire d'une collectivité définie et un roman d'initiation.

Au premier plan, Askik représente les Métis francophones de l'Ouest, marqués par une dichotomie profonde qui les empêche d'être Amérindiens ou Blancs. À un niveau plus profond, on découvre le portrait d'un colonisé en voie de désaliénation. La première partie, intitulée «La plaine», évoquant l'enfance d'Askik, présente les bases de la dichotomie du personnage, symbolisée par la rivière Rouge séparant le monde des Métis et celui des Blancs.

[...] Comme un voyageur qui va et vient entre deux États hostiles et qui passe sous silence les affaires qu'il mène des deux côtés de la frontière, Askik franchissait tous les matins la limite entre le primitif et le nouveau. Il ne parlait ni de *tchipayuk* à Saint-Boniface, ni de poésie à sa mère. Il eût été ridicule dans les deux cas, car lui seul voyait s'affronter la plaine et la ville (Lavallée, 1987, p. 26).

L'auteur l'obligera alors à reconnaître les deux aspects de son existence divisée: Askik finira par découvrir sa vraie identité de Métis; celui-ci, ni Amérindien ni Blanc, puise aux sources des deux races pour se former une identité autonome et originale.

À l'instar de la démarche analysée par Albert Memmi, dans le *Portrait du colonisé*, c'est la découverte de cette identité qui permettra au colonisé un engagement authentique dans sa collectivité revalorisée. Comme dans les romans *D'un océan à l'autre* et *Manitoba*, les deux insurrections métisses servent de point de départ et de clôture à l'itinéraire concret et spirituel du héros. La technique du contrepoint, selon laquelle les événements de 1869 occupent une place tout à fait marginale dans le destin d'Askik, alors que ceux de 1885 jouent

progressivement le rôle d'une expérience primordiale, permet de mesurer le rapport qu'entretient ce jeune Métis avec l'histoire de son peuple: jusqu'à la toute dernière partie de l'intrigue romanesque, Askik n'en est qu'un témoin passif, inconscient d'abord, rendu ensuite conscient contre son gré, du génocide dont sont victimes les siens. À un premier stade, il répond tout à fait au colonisé dont le portrait a été brossé par Albert Memmi:

La carence la plus grave subie par le colonisé est d'être placé *hors de l'histoire et hors de la cité* [...]

[...]

[...] En aucune manière il n'est sujet de l'histoire; bien entendu il en subit le poids, souvent plus cruellement que les autres, mais toujours comme objet [...] (Memmi, 1985, p. 112-113)

Dans un deuxième temps, le jeune Métis tentera de se tailler une place au sein même de la société des Blancs, en l'occurrence au Québec, pour fuir sa condition de colonisé et accéder à une autonomie individuelle. C'est obéir à une démarche profondément autodestructrice, analysée ainsi par Memmi:

La première tentative du colonisé est de changer de condition en changeant de peau. Un modèle tentateur et tout proche s'offre et s'impose à lui: précisément celui du colonisateur. Celui-ci ne souffre d'aucune de ses carences, il a tous les droits, jouit de tous les biens et bénéficie de tous les prestiges; il dispose des richesses et des honneurs, de la technique et de l'autorité. Il est enfin l'autre terme de la comparaison, qui écrase le colonisé et le maintient dans la servitude. L'ambition première du colonisé sera d'égaliser ce modèle prestigieux, de lui ressembler jusqu'à disparaître en lui (Memmi, 1985, p. 137-138).

Devant l'échec de cette tentative d'assimilation (il ne sera accepté ni au niveau personnel, par la fille de ses rêves, ni au plan professionnel, malgré ses premiers succès retentissants), il ne lui restera que la révolte, la rupture totale par rapport à ce monde d'illusions:

[...] la révolte est la seule issue à la situation coloniale, qui ne soit pas un trompe-l'oeil, et le colonisé le découvre tôt ou tard. Sa condition est absolue et réclame une solution absolue, une rupture et non un compromis. Il a été arraché de son passé et stoppé dans son avenir, ses traditions agonisent et il perd l'espoir d'acquiescer une nouvelle culture, il n'a ni langue, ni drapeau, ni

technique, ni existence nationale ni internationale, ni droits, ni devoirs: *il ne possède rien, n'est plus rien et n'espère plus rien* [...] (Memmi, 1985, p. 143-144)

Cet état de rupture totale et d'évanouissement de tous les points de repère est vécu par Askik au début de la quatrième partie du roman. Après une brève période d'exil intérieur et d'errance métaphysique, il sera poussé par les événements de 1885 vers une réunion avec les siens. Envoyé d'abord contre son gré comme guide pour des journalistes francophones devant couvrir la confrontation militaire entre rebelles métis et forces armées canadiennes, il se convertira à une solidarité active avec ses frères dispersés. À son insu, il avait vécu à sa manière le déchirement de son peuple, en accomplissant individuellement, selon un parallélisme décalé, le cheminement que les siens avaient déjà vécu collectivement. Ce n'est que dans l'exil volontaire que se rejoignent les deux histoires: celle du peuple métis et celle d'Askik.

Le déroulement de la narration prend l'allure d'un voyage initiatique en plusieurs phases bien distinctes dont chacune est provoquée par un exil forcé ou plus exactement par une expulsion: la chasse aux bisons ne peut plus nourrir le monde métis, les Blancs de Saint-Boniface (les pères) refusent de lui donner l'éducation souhaitée (il n'est pas assez pauvre!). Une nouvelle phase d'initiation commence pour Askik avec l'exploration du monde amérindien dans lequel son père l'avait abandonné et qui lui permet de découvrir les racines profondes de son nomadisme cosmique. Mais là aussi, expulsé comme un élément étranger et perturbateur, il sera amené à explorer le monde de ses ancêtres, les voyageurs. Le temps est cyclique, au gré des saisons, et son rythme naturel correspond à celui de la maturation psychologique du personnage central, se situant justement «en dehors» du temps historique des Blancs, qui finit d'ailleurs par rattraper Askik au moment où l'histoire de son peuple et celle des Blancs entrent en conflit, et où il est obligé de se situer par rapport à ce temps extérieur.

Le choix d'un point de vue partiellement étranger aux mondes évoqués crée en permanence un effet de distanciation entre le lecteur et l'univers fictif. Askik, en tant qu'enfant, est étranger au monde des adultes et de l'histoire officielle en particulier, mais il est aussi, en partie, étranger au monde métis puisqu'il est éduqué par les pères blancs, dont il commence à

assimiler les valeurs; il est étranger au monde amérindien en tant que Métis, comme il l'est au monde des Blancs, malgré tous ses efforts pour s'y intégrer. Le lecteur est donc maintenu dans un constant malaise face aux mondes dans lesquels évolue le personnage, malaise dû à la dichotomie existentielle de ce dernier, qui le met en porte-à-faux à l'égard des autres. De sorte que les tableaux de mœurs métisses, amérindiennes, québécoises sont entourés d'une aura insolite.

La marginalité de la perspective du héros met en relief la responsabilité de la société colonisatrice qui tente de maintenir le colonisé dans un état de dépendance par le biais d'une fausse générosité. Se rappelant son séjour au collège à Montréal, il comprend le piège dans lequel il était tombé:

[...] Il avait fini par croire aux promesses de ses professeurs. Travaillez et vous réussirez; brillez et vous serez acceptés. Mais il y avait eu erreur sur la personne, comme disent les juristes [...] Le Canadien français peut se pencher avec sollicitude sur ses pittoresques cousins métis, mais il aime que la frontière demeure nette entre bienfaiteur et assisté [...] Askik avait été le dernier à comprendre, voilà tout (Lavallée, 1987, p. 439).

Grâce à la démystification du «dressage» d'Askik par la société québécoise, le héros débouche sur un dénuement existentiel et une mobilité imprévisible où réside justement le secret de ses capacités d'adaptation, de sa disponibilité pour le collectif, de son contact avec les morts toujours présents sur le chemin du loup. Le motif récurrent de l'écureuil, emblème de la résistance métisse, est présenté comme un modèle de comportement par l'ami amérindien, Numéro:

J'aime *Alikwatsas*, continua l'Indien. Il est petit, il est faible, mais c'est un grand guerrier. Les buses et les chouettes l'attaquent dans les arbres, le renard l'attend au sol, et pourtant il ne se cache pas. Il se tient en vue dans les branches et crie très fort. Il est défiant et rusé. Il court au sol comme s'il avait la taille d'un ours. Il n'a pas d'armes, mais il a de l'audace. Il n'a pas honte de sa faiblesse (Lavallée, 1987, p. 251).

Et ce n'est pas par hasard qu'Askik se souvient de l'audace de l'écureuil au moment où il reconnaît l'inanité de son apprentissage occidental.

L'itinéraire romanesque se fait donc selon la loi d'un progrès opposé, comme dans le roman *Manitoba*, à celui du

matérialisme vaniteux: il mène le héros, à travers un dénuement ascétique, une démystification douloureuse, à la découverte d'une identité inaliénable qui s'épanouit dans la solidarité des minoritaires.

Par la voie d'une consécration internationale de son oeuvre, Ronald Lavallée s'adresse fondamentalement à ses compatriotes (aux francophones de l'Ouest en particulier) en leur proposant des modèles de comportement, un nouveau mythe régénérateur, après avoir détruit d'anciens mythes particulièrement tenaces, tels que le messianisme, l'héroïsme martyrisant ou l'inévitabilité d'une assimilation à une majorité régnaute.

Conclusion

Ces trois romans présentent des constantes: l'emploi des mêmes événements-clés de l'insurrection métisse, la mise en scène du combat entre état sauvage et civilisation illustré par la dichotomie inhérente à l'âme métisse. Dans le roman de Roquettebrune, ces matériaux subissent une exploitation idéologique, manifeste dans les déformations tendancieuses imposées à l'Histoire. En revanche, Desgranges et Lavallée tentent de défaire l'assise idéologique de leur prédécesseur par l'émancipation romanesque des Métis. Le décalage entre les deux époques d'écriture ressort dans la mise en perspective des événements par le biais des procédés narratifs. Dans le premier roman, le Métis est un objet sur lequel on se penche avec sollicitude. À l'opposé de ces procédés de condescendance impérialiste, la complexité narrative des deux romans récents donne la parole aux Métis dans leur accès à une autonomie relative et la valorisation de leur marginalité.

BIBLIOGRAPHIE

- DESGRANGES, Michel (1981) *Manitoba*, Paris, Bernard Grasset, 368 p.
- LAVALLÉE, Ronald (1987) *Tchipayuk ou le chemin du loup*, Paris, Albin Michel, 503 p.
- MEMMI, Albert (1985) *Portrait du colonisé*, Paris, Gallimard, 163 p. (précédé du *Portrait du colonisateur* et d'une préface de Jean-Paul Sartre) [la première édition date de 1957]
- ROQUETTEBRUNE, Robert de (1924) *D'un océan à l'autre*, Paris, Aux Éditions du Monde Nouveau, 254 p.

(Acceptation définitive en janvier 1993)